



La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME



SOMMAIRE :

- | | |
|-----------------------------|--|
| G. DEHERME | <i>Dictature ?</i> |
| EDMOND THIAUDIÈRE | <i>L'Aberration féministe.</i> |
| MAURICE VERNES | <i>La Bible dans l'Éducation moderne.</i> |
| PAR TOUS | <i>Revue des Opinions, des Faits et des Idées.</i> |
| G. DEHERME | <i>Les Livres qui font penser.</i> |

Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

61, rue des Saints-Pères, 61

LA

Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

ABONNEMENT : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

Collections de la nouvelle série (années 1908, 1909)

3 francs par année

*Adresser toutes les communications concernant
la Rédaction et l'Administration à*

M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'*Union Coopérative* des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — L'**Union Coopérative** doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.

Etranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

LE COURRIER DE LA PRESSE

Tél. 101-50

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Tél. 101-50

Directeur : A. GALLOIS

RÉPERTOIRE PARLEMENTAIRE

Relevé des Votes des Députés et Sénateurs et Nomenclature de leurs Travaux
D'après le Journal Officiel de la République française

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour



La Coopération des idées

DICTATURE ?

— Les conservateurs, à la Chambre, ont acclamé la « dictature » de Briand. Ah ! les bons conservateurs de l'anarchie !...

Sans doute, l'ensemble des deux mille lois bâclées à chaque législature par les arrondissementiers bavards, aussi incompétents que corrompus, la légalité est trop peu respectable pour qu'on la respecte quand l'intérêt national est en jeu. L'ordre d'abord. Oui. Même avant le progrès. Oui encore. Mais l'ordre vraiment. Et ce n'est pas un démagogue asservi qui le représente. Au contraire.

La dictature libératrice surgira du peuple parisien, et pour chasser les parlementeurs. Ce sera pour conserver — ô conservateurs ! — non l'argent d'une horde jouisseuse et dévastatrice, mais la société française.

Un dictateur est indépendant. C'est, dit Carlyle, le régulateur, l'homme capable qui sait « voir et oser, et décider ; être une colonne fixe dans le bouillonnement de l'incertitude », — un chef. Briand n'est pas cet homme-là. Ni aucun autre. C'est le pantin que fait mouvoir une puissance occulte, celle-là même qui ne s'épanouit que dans le désordre qu'elle a suscité et

qu'elle entretient, celle-là même qu'il faut abattre. Ce n'est pas du passé qu'il s'agit, mais du présent. Précisons. C'est en 1898 que la ploutocratie s'attacha l'« apôtre » de la grève générale en le mettant à la tête du journal *la Lanterne* qu'on venait d'acheter pour lui. Le pacte n'a pas été rompu. Les derniers événements le manifestent aussi nettement que le sabotage du catholicisme. Tout cela est du service commandé. En politique, Briand ne sera jamais un « ingénu ». C'est tout au plus l'« affranchi » sans nom auquel ne sera jamais accordé le droit de « régénération ».

Et voilà pourquoi, malgré ce qu'une pitié faite de mépris et de dégoût suggère à Maurice Barrès, M. Briand ne s'élèvera jamais, « comme il l'annonce, au sentiment d'une politique nationale », voilà pourquoi ses éloquents déclarations patriotiques n'apparaîtront jamais dans ses actes. Ses actes ? nous en reparlerons dans six mois, Barrès, et nous compterons ensemble les églises que ses « délégués », ses maires, ses préfets auront fait sauter à la dynamite.

Entendons-nous donc. Ce n'est pas une louche dictature contre les Français qui prient et qui travaillent que les positivistes préconisent, c'est une dictature pour l'ordre national, contre le parlementarisme dissolvant, contre la ploutocratie pillarde.

Les anciens compagnons de Briand, à la Chambre, ont été ignobles. « Cela sent le baigne », a dit Barrès. Mais c'est l'odeur et le ton du lieu. Les journaux de la démagogie ont flatté les grévistes, comme l'eût fait Briand avant d'être ministre, en vue de pousser leur parti au rezzou. Le syndicalisme, malheureusement, ne se connaît pas ; il est une réaction d'ordre et il se donne les allures d'un mouvement anar-

chique. Donc, ceci n'a pas été dit : Entre Briand et les cheminots grévistes, l'ordre français n'est certainement pas du côté du politicien.

..

Et si aucun journal ne l'a publié, c'est que la presse est pour le spirituel, si l'on peut dire, ce que les politiciens sont pour le temporel. Tout cela ne se dispute en s'invectivant, au nom de la République du Roi, du Peuple, au nom de Dieu même, que sur les parts à s'attribuer. Ils ne se bousculent que pour passer à la caisse. Dès que le Maître suprême, — la haute finance, — siffle, la valetaille se tait et marche d'ensemble. Et c'est tout le parlementarisme, toute la libre pensée, la liberté de la presse, les décors trompeurs dont nous couvrons les ruines françaises, la friperie dont nous masquons un corps social que la gangrène ronge.

..

La grève des cheminots a mis la Patrie en danger. Héroïquement, la presse a sauvé la Patrie. C'est entendu. Mais puisque cette grève était si terrible, pourquoi ne l'a-t-on pas prévenue ? Les cheminots n'exigeaient point 15.000 francs.

On ne pouvait diminuer les émoluments des administrateurs, rogner les dividendes, surcharger encore le budget de l'État ?

Soit.

Mais sans avoir à augmenter le prix des places de 2^e et de 1^{re} classe, comme le proposait le naïf Coutant, ce qui n'eût pas été suffisant puisque la plupart des voyageurs de 1^{re} classe et beaucoup de voyageurs de 2^e classe ne payent pas leurs places, on

pouvait, semble-t-il, décider la suppression totale des permis et demi-permis.

Au reste, il est encore temps. Cette première grève ne fut qu'un exercice d'entraînement. La « grande partie n'est que remise. On peut faire aux cheminots une situation qui ne soit pas trop inférieure à celle des forçats, et sans qu'il en coûte au public, à l'État et aux administrateurs. Il suffit que la presse fasse sa petite nuit du 4 août en réclamant la suppression des permis. Son ardent patriotisme ne peut faire moins. Et ce sera beau...

..

Mais c'est en vain qu'on s'efforce de sourire... Tant de sottise, de lâcheté, d'égoïsme sont effrayants.

Le peuple a été systématiquement abêti, avili par les éteigneurs d'étoiles de tout acabit. Le syndicalisme s'égare. Un demi-siècle après la mort de son immortel fondateur, le positivisme n'est encore qu'une doctrine qui attend ses annonciateurs et ses organisateurs intelligents et dévoués. Où il en est, le catholicisme n'a pas trop de toutes ses forces pour se défendre contre les barbares qui l'assaillent au dedans et au dehors. Le souverain pontife et son clergé y sont admirables. Mais les politiciens qui se targuent de fidélité, à part quelques nobles exceptions, nous venons de les voir encore. Avant l'Église, c'est le coffre-fort qu'ils servent. Et ils en viennent, comme des complices, à soutenir le plus perfide des persécuteurs de la foi. La classe dirigeante, d'ailleurs, a définitivement abdiqué. On ne peut, à la fois, commander et exploiter. L'autorité est un devoir trop lourd pour une bourgeoisie qui n'aspire qu'à s'enrichir pour parader et jouir.

Ce qui marque le mieux la subversion de toutes les valeurs sociales, la décomposition de la société française, c'est la fortune fantastique d'un Briand. Voilà bien où aboutit le parlementarisme. Plus l'individu s'atteste incapable, flasque, menteur, vile, plus il monte. Tous les partis le suivent en le poussant, tour à tour ou simultanément, parce que chacun peut espérer l'employer à ses fins particulières. Lui, il a des promesses pour tous. La France payera. Le système joue ainsi. Tant qu'il restait un peu d'honnêteté, ce n'était pas sans grincer parfois. Maintenant, il est parfait.

Quel hideux spectacle ! D'être restés si longtemps éloignés de l'âge, les gens de l'opposition en ont comme une rage d'ignominie. Du coup, dans cette surenchère de bassesses, ils rivalisent avec le plus radical-socialiste des blocards.

Dictature ? Allons donc ! Pourriture parlementaire, presse vénale, omnipotence de l'argent...

La vraie dictature que Paris instituera balayera cette fange pour que la France n'en soit pas asphyxiée. Et cela seulement sera l'ordre.

G. DEHERME.

L'ABERRATION FÉMINISTE

Les journaux annonçaient dernièrement qu'une demoiselle Aimée-Rose Borel vient de prêter le serment d'avocate devant la Cour d'appel de Paris et que ce sera la seizième avocate inscrite rien qu'au barreau

parisien. Cela promet pour l'avenir ; bientôt il en sera des avocates comme de leurs confrères à moustaches : elles ne se compteront plus. Quel triste carnaval ! Et où cette *avocatomanie* des femmes mènera-t-elle notre malheureuse nation qui fut jadis pondérée, mais qui de jour en jour s'éloigne davantage du bon sens ?

Il paraît toutefois que, dans l'art nouveau de bâtir des maisons à l'envers, l'Italie, notre chère voisine, n'a pas grand'chose à nous envier, car le féminisme y prend une tournure vraiment inquiétante, ainsi qu'on va pouvoir en juger.

Une enragée féministe italienne, Mme Baronchelli-Grosson (en littérature : Donna Paola), auteur d'un livre intitulé : *les Confessions d'une fille du siècle*, a fait paraître récemment sous ce titre : *Moi et mon électeur*, un nouvel ouvrage qui mérite qu'on en dise quelque chose.

Imaginant qu'elle est candidate à la députation, ou déjà élue députée, je ne sais trop au juste, elle entretient son prétendu électeur de toutes les phases capitales de la vie humaine, à commencer par la naissance, voire les *préconditions* de la naissance, l'éducation de la femme et de l'homme, l'amour à tous les points de vue, notamment l'amour libre, en tant qu'institution sociale, le mariage, le divorce, etc., etc. D'un bout à l'autre, elle y célèbre le triomphe de la *surfemme*, joignant en elle à toutes les primitives attractions sexuelles de l'Ève traditionnelle les forces conquises de haute lutte par l'Ève nouvelle sur l'homme, réduit enfin par elle en servage, et que, non contente d'avoir à ses pieds, elle veut maintenant mettre sous ses pieds, ce qui, d'ailleurs, en tout pays, est le dernier mot du féminisme.

La théorie de Donna Paola sur les bâtards vaut la peine d'être rapportée.

Partant de ce principe très contestable que les bâtards, qu'elle appelle « les fils de l'amour », sont les meilleurs exemplaires humains et que plus ils seraient nombreux dans la société mieux cela vaudrait pour elle, à la condition qu'ils y fussent bien traités, elle propose de les introduire au sein de la famille, de leur donner une place d'honneur au foyer domestique parmi les enfants légitimes, de les élever avec un soin tout spécial.

« Les bâtards, dit-elle, sont les régénérés et les régénérateurs, ceux qui transfusent dans les veines de la société tuberculisée le sang vif, les globules chauds et purs de toute contagion. Les bâtards viennent au monde droits comme des rayons, fermes comme des lances. C'est pourquoi j'estime que les hygiénistes et les sociologues devraient recommander aux procréateurs, unis selon la loi, d'enrichir leur famille de quelque très bon produit de contrebande. Celui-là serait le pur sang ; les autres (les enfants légitimes) représenteraient le croisement. »

On ne saurait mieux prêcher et glorifier le double adultère de l'homme et de la femme.

Sur la question de la paternité et de la maternité Donna Paola n'a pas des idées moins subversives.

Elle voudrait que les hommes et les femmes prissent modèle, à cet égard, sur ce qui se passe dans le monde des fourmis, qui sont divisées en procréatrices et neutres. Ainsi, d'après elle, l'Humanité devrait être partagée en deux classes. Les hommes et les femmes particulièrement aptes par leurs qualités physiques et intellectuelles à la procréation devraient être préparés au mariage et à l'éducation, pour deve-

nir des ouvriers d'engendrement et de parturition, tandis que ceux qui n'auraient pas ces aptitudes devraient rester stériles.

Toutefois, il ne saurait être question, pour ces désérités du sort, de mener une vie monastique. Ils pourraient pratiquer l'amour tout de même, mais à la condition qu'il fût corrigé par le malthusianisme.

Voilà donc à quel degré d'aberration et d'abaissement de l'Humanité est tombé le féminisme en Italie !

Au milieu de ces tristesses, il y a quelque chose d'amusant.

Donna Paola, tout en revendiquant avec une énergie féroce pour la femme la pleine disposition de son esprit et de son corps, son autonomie exclusive enfin dans la conduite de la vie, retombe bientôt de ce féminisme sauvage à la plus ingénue féminité. « Chassez le naturel, il revient au galop », a dit Destouches.

Exemple : Dans l'un de ses dix dialogues avec son électeur hypothétique, celui-ci lui ayant demandé : « En définitive, Madame, que désirez-vous pour vous-même ? Qu'est-ce donc qui vous agréerait ? », elle répond bravement : « Moi ? une *toilette de Redfern, très collante, extraordinairement sylphide.* »

Mme Jacobsen, l'écrivain scandinave auquel nous empruntons cet aperçu du livre : *Moi et mon électeur*, dit à ce propos très spirituellement :

« C'est exactement comme si un homme, qui aurait tonné en sévère censeur contre la société, invité ensuite à formuler avec précision son programme, répondait : « Moi ! ce que je désire ? Un « bon dîner avec du champagne exquis, des huitres « et des havanes. »

Eh oui ! mais on peut inférer de la réponse de Donna Paola à son électeur que la femme aura beau se livrer à toutes les excentricités du féminisme, elle n'arrivera point à se déféminiser complètement.

N'est-ce point le cas de répéter avec Gros-René, s'adressant à son maître Éraсте :

La femme est toujours femme et jamais ne sera
Que femme tant qu'entier le monde durera.

Et d'ajouter encore, d'après Diderot : « La femme reste toujours femme par quelque endroit, et bien nous en prend. » Cependant, à ce jeu du féminisme outrancier, il se pourrait bien qu'à force de se masculiniser, elle cessât entièrement d'être femme sans devenir tout à fait homme, et c'est alors à elle qu'il en prendrait mal.

EDMOND THIAUDIÈRE.

P.-S. — L'article qu'on vient de lire avait été écrit par nous d'après celui publié par Mme Jacobsen dans *la Tribuna*, et il se trouvait même aux mains de l'imprimeur quand nous avons reçu de Donna Paola le livre qui en fait l'objet, livre dont nous avons indiqué le titre : *Io e il mio elettore*, mais non le sous-titre que nous ignorions encore : *Propositi e Spropositi di una futura deputata*, ce qu'on pourrait traduire : *Raisonnements et déraisonnements*, ou encore : *Propos sages et fous d'une future députée*. A cet aveu implicite qu'elle y déraisonne autant qu'elle y raisonne ou qu'elle s'y répand en beaucoup de folies du genre de celles que nos lecteurs ont pu apprécier, Donna Paola a joint une épigraphe empruntée au Triboulet du *Roi s'amuse*, et que voici :

... Car je n'ai sur mon cou
Autre chose à risquer que la tête d'un fou.

Aveu et épigraphe seraient de nature à désarmer toute critique, s'il ne restait pourtant celle-ci qu'il ne sied guère à une femme d'émettre, même par simple *humour* ou *scherzo*, des idées justement réputées choquantes.

Toutefois, après avoir feuilleté le livre de Donna Paola, nous devons avoir l'équité de reconnaître qu'il s'y rencontre beaucoup de bonnes choses (*propositi*) corrigeant les mauvaises (*spropositi*), que, malgré ces dernières, donna Paola est un écrivain qui ne manque, certes, ni de style, ni d'esprit.

E. T.

La Bible dans l'Éducation moderne ⁽¹⁾

... Eh bien, soit, laissons ces éléments de côté : laissons tomber le miracle, la morale et les commandements divins en tant que s'imposant par la force supérieure de Celui qui les édicte. Que reste-t-il ? Le principal — j'allais dire *tout* ce qui peut nous intéresser : il reste une morale, un ensemble d'émotions qui se justifient devant notre propre conscience, parce qu'elles lui parlent ; il reste tout ce qu'il y a tout à la fois de profondément humain et de profondément idéal dans la Bible. Et alors quelle extraordinaire richesse de leçons soit de morale privée, soit de

(1) Paroles prononcées à la réunion du 27 février 1910 de l'Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale, après une conférence de M. le pasteur J.-E. Roberty.

morale familiale, soit de morale nationale, soit de morale universelle ? Est-ce que les Grecs, est-ce que les Latins nous donnent quelque chose qui vaille ces enseignements-là ? De la morale privée : ce qui concerne la direction de soi-même ; de la morale familiale : les rapports entre parents et enfants, la constitution de la famille ; du patriotisme : le dévouement à son pays et à sa nation... peut-on trouver enseignement plus fort que les pages consacrées à l'histoire du judaïsme ? Et quand la morale, dépassant les bornes d'une nation, s'adressera à toutes les nations où se formulera-t-elle plus éloquemment que chez les Prophètes d'Israël et dans le Nouveau Testament ?

Donc, après avoir fait la part de certains griefs, il reste un admirable ensemble de leçons d'une richesse incomparable. Prenez la Genèse, le tableau de la création en sept jours, le récit fin et profond de la chute, le dramatique tableau de la délivrance du peuple d'Israël, les scènes imposantes du Sināï ; l'histoire si singulièrement variée des Rois ; les livres prophétiques, n'ayant d'analogue dans aucune littérature humaine, d'une langue auprès de laquelle celle d'un Victor Hugo même paraît pâle, et qui, dans leur vigueur extraordinaire, leur audace unique, proclament l'idée de justice, prennent la défense du pauvre, de l'orphelin, des victimes, avec une verdeur, une fougue, une puissance sans égales ; les Psaumes et leurs tendres élans ; les Évangiles, le Discours sur la montagne, les Paraboles de saint Mathieu et de saint Luc, le pénétrant mysticisme de saint Jean, les scènes si attendrissantes de la Passion...

Je n'insiste pas sur tous ces points. Mais la Bible ainsi conçue, et après qu'aisément on a écarté certains procédés d'exposition, est la source féconde des plus

hautes émotions. Elle est donc pour nous un de ces appoints considérables qui entrent dans « tout le patrimoine philosophique et religieux de l'humanité. » Oui, nous voulons emprunter à l'humanité biblique cet appoint, et notre devoir, ce me semble, est de l'utiliser.

Il nous faut, maintenant, aborder un autre côté de la question. Il se pourrait que nous fussions tellement riches en matières d'éléments moraux que nous pussions nous passer de la Bible, que nous jouissions d'une abondance d'idées, de facultés et d'émotions morales nous rendant comparables au milliardaire auquel on apporte de l'argent. Est-ce là notre situation ?

Où en est l'éducation morale laïque et rationnelle ? Ici, je me bornerai à jeter un très bref coup d'œil sur le passé le plus proche. Il y a eu nombre d'avatars. Nous avons eu la morale *spiritualiste*, celle des programmes : on l'a tellement faussée qu'on ne sait plus très bien où elle en est. Puis la morale *kantienne*, l'impératif catégorique : mais cette morale a paru un peu compliquée et on l'a remplacée par la morale *solidariste* : celle-ci concordait avec les efforts qui, au moment, se faisaient en matière sociale. Mais, elle aussi, était bien complexe ; on trouva alors la morale *scientifique* : une morale qui aurait la netteté, la précision, la sûreté des sciences mathématiques, physiques, chimiques, une morale mise en monnaie, en bouteille, et qui serait la morale définitive. Plus d'illusions métaphysiques !... — Qui dit cela ? C'est M. Berthelot et M. Buisson.

M. Berthelot, — dont le livre *Science et Morale*, datant de 1897, a été très exactement résumé par M. Painlevé dans *la Revue du mois* du 10 mai 1907, —

déclare : « Source de toute connaissance, source de toute puissance, la science est encore pour l'humanité la source véritable d'une moralité qui ne se satisfait plus d'illusions. »

Et M. F. Buisson s'exprimait ainsi en 1905 (citation empruntée par *le Matin* du 15 avril à *la Revue*) : « En dépit de toutes les réactions monarchiques, impériales, pseudo-républicaines, le dix-neuvième siècle s'est terminé, pour la France, par une énergique affirmation, théorique et pratique de cette foi à la possibilité, à l'efficacité d'une morale uniquement fondée sur la raison de l'homme. On nous dira que notre morale est empirique, qu'elle est relative, qu'elle est terre à terre, qu'elle est dépourvue d'idéal, sevrée de poésie. — Nous répondrons : elle a la suprême poésie, le sens profond de la vie humaine telle qu'elle est, de la vraie situation de l'homme dans l'univers... Elle nous guérit de la manie, si monstrueusement développée par la théologie, de dogmatiser à perte de vue sur des problèmes qui seraient infiniment au-dessus de la science positive, s'ils n'étaient infiniment au-dessous par leur puéril verbalisme. Elle nous apprend, au contraire, à ne pas vouloir sortir du champ d'action où la nature nous enferme et où nous avons à résoudre tant de problèmes autrement sérieux, autrement féconds que ceux de la métaphysique ou de la rêverie religieuse. »

Cette méthode n'est pas sans séduction. Ne mêlons pas, en effet, la cause de la morale, qui est essentielle, à des données ou des hypothèses contestables, à des affirmations dogmatiques qui pourraient reposer sur des illusions ou des vues personnelles ; n'appuyons pas une morale qui prétend être rationaliste sur un dogme invérifiable. La morale n'est-elle pas évi-

dente par elle-même, tandis que, de l'auteur de la loi morale, on peut discuter ? — Eh bien, l'épreuve n'a pas été favorable. Lorsque la morale s'est trouvée isolée, débarrassée de ce qui l'attache à un point initial pour la faire aboutir à un point final, il a paru à beaucoup qu'elle était en l'air, en sorte que plusieurs de ceux, — dont j'étais un peu, je l'avoue, — qui se rangeaient plutôt à cette idée doutent maintenant de sa solidité.

Et enfin, illusion pour illusion, n'y a-t-il point d'illusions dans la morale scientifique elle-même ? Sommes-nous en mesure de l'établir dans des conditions telles qu'elle ait un caractère certain, irréfutable ?

Et dans la science, n'y a-t-il point d'illusions, d'incertitudes, de doctrines se succédant et se corrigeant ? On sait dans quelle situation critique se trouvent, à la suite des débats de ces dernières années, des sciences qui ne sont rien moins que les sciences physiques, chimiques et naturelles ! En attendant qu'elle soit dénouée, il se présente de nouvelles écoles de morale. Par une progression fatale, nous arrivons à l'*utilitarisme* banal et terre à terre. Nous en trouvons l'expression dans le manuel de morale de M. Albert Bayet. Il s'agit d'être heureux ; pour cela il faut faire des choses utiles ; c'est ainsi qu'il est bon d'éteindre le feu qui prend à la maison du voisin, car, autrement, celui-ci ne viendrait pas éteindre l'incendie chez vous. Puis voici la morale du révolutionnaire espagnol F. Ferrer, dont j'emprunte cette citation aux *Annales de la Jeunesse laïque*, janvier 1910 :

« Toute la valeur de l'éducation réside dans le respect de la volonté physique, intellectuelle et morale de l'enfant... Il n'y a de véritable éducation que celle

qui est exempte de tout dogmatisme, qui laisse à l'enfant lui-même la direction de son effort, et qui ne se propose que de seconder cet effort. Or il n'y a rien de plus facile que d'altérer cette signification et rien de plus difficile que de la respecter. Toujours l'éducation impose, viole, contraint; le véritable éducateur est celui qui peut le mieux défendre l'enfant contre ses idées, sa volonté à lui, qui en appelle le plus aux énergies propres de l'enfant. »

Les théories utilitaristes de M. Bayet sont appuyées dans un rapport approuvé par le Congrès de l'Association nationale des libres penseurs, tenu à Paris en 1907. Les libres penseurs, dit le rapporteur, n'ont pas le droit de se prononcer en faveur d'une morale plutôt que d'une autre, puisqu'il y a, dans les rangs des libres penseurs, les représentants des diverses morales, soit bourgeoise, soit socialiste, soit anarchiste. Et alors l'auteur conclut à un vague altruisme avec des revendications d'égalité politique et sociale. Enfin, dans le journal-revue *la Raison*, le même écrivain déclare qu'il y aura toujours assez de morale, que la morale doit être facile et agréable, ce qui se traduit aisément par : augmentation des jouissances, abolition du devoir. Ce mot même de devoir sonne mal; il est fâcheux, et il y aurait avantage à le supprimer. M. Bayet avait déclaré, d'ailleurs, que la science peut éclairer le champ des questions morales, mais qu'il ne faut attendre d'une morale scientifique *ni prescriptions, ni ordres formels*, parce que « la science constate des faits, dégage des lois positives, mais *n'ordonne rien* ».

Sans doute il y eut, contre cette attitude, d'honorables protestations. Dans l'Association nationale des libres penseurs, M. Leclerc de Pulligny éleva la voix

en faveur de thèses plus explicites. Il demanda, en particulier que, dans les fêtes qu'on voulait instituer, il fût fait une place à l'enseignement moral. Il y eut des applaudissements, mais la proposition n'eut pas de suites. Et, par une conséquence que j'appellerai physique, c'est la loi du moindre effort qui triomphe : entre une série de morales, l'inclination naturelle se tournera toujours du côté de la plus aisée (1).

Nous sommes donc devant une situation singulièrement grave. N'y a-t-il pas, en même temps, une faillite de la morale théorique et une faillite de la morale pratique ? Plus d'obéissance ! nous dit-on, plus de soumission, de respect, de support ni de charité ! plus de résignation ni de patience ! plus de hiérarchie ni de discipline ! Il faut nous demander si, décidément, nous sommes dans la voie droite, si nous n'avons pas fait fausse route. Permettez-moi de citer l'opinion d'un homme singulièrement bien équilibré, d'une grande indépendance d'esprit et de recherche, et qui a le respect des traditions. M. Gaston Boissier (dans *la Religion romaine*, II, 295 (1875), en étudiant les *Albums* (liste des membres des collèges ou associations populaires chez les Romains), s'étonne des sentiments dont s'animaient ces braves gens. Ces *Albums* « nous montrent surtout jusqu'à quel point la race romaine a poussé en toute chose l'amour de l'ordre et le respect de la discipline ; ce sont les vertus qui l'ont faite si grande... Les *Albums* nous font voir

(1) Postérieurement à la séance du 27 février, s'est tenu à Angers un Congrès des instituteurs syndiqués. En voici les conclusions : « Plus d'enseignement didactique de la morale ou de l'histoire. La science seule et la formation du jugement critique chez l'élève. Respect du caractère et des tendances de l'enfant. Créer à l'école un sentiment de solidarité ouvrière. L'enfant n'a que des *droits* ; la famille et l'État n'ont, à son égard, que des *devoirs* ou *obligations*.

que cet esprit de soumission, ce respect de la hiérarchie, avaient pénétré jusque dans les dernières classes de la société. Ce sont précisément les qualités qui nous manquent le plus et il est naturel qu'on les retrouve encore moins dans nos associations qu'ailleurs.

Je conclus qu'étant donné le désarroi moral dans lequel nous nous agitions, il est grand temps de demander leur concours à toutes les grandes traditions du passé, notamment à cette grande tradition juive et chrétienne, interprétée en toute indépendance. Et l'on doit se poser cette question : est-ce que la réintroduction de la Bible dans l'éducation morale ne constituera pas pour nous plus qu'un embellissement moral, est-ce qu'elle n'est pas une nécessité morale de premier ordre ?

MAURICE VERNES.

Revue des Opinions, des Faits et des Idées

HISTORIQUE DU DROIT DE GRÈVE

Dans le deuxième volume du beau *Cours d'économie politique* du professeur J. Rambaud, on trouve ce bref historique du droit de grève :

« Contrairement à une opinion assez répandue, les grèves ne sont pas un phénomène social que le dix-neuvième siècle ait été le premier à connaître. Elles furent fréquentes en France parmi les compagnons, du seizième au dix-huitième siècle. Lyon, pour ne citer que cet exemple-là, eut sa fameuse grève — ou

tric — des ouvriers typographes, qui, éclatant en 1539, mais interrompue par intervalles, ne dura pas moins de deux ans et coûta la vie à plusieurs personnes. Il est juste cependant de dire que ces grèves étaient infiniment moins importantes que nos grèves contemporaines, par la double raison, d'une part, que le personnel de l'industrie manufacturière était beaucoup moins nombreux qu'il ne l'est de nos jours et que, d'autre part, les travailleurs de l'agriculture restaient en dehors de cette agitation. En effet, les grèves agricoles ne datent pour la France que de 1890 et ne sont devenues graves, très inquiétantes parfois, qu'après le début du vingtième siècle.

« Les anciennes législations étaient très dures contre les grévistes. Provoquée, entre autres causes, par les trop fréquents désordres des dernières années de l'ancien régime, la loi des 14-17 juin 1791 punissait jusqu'aux associations professionnelles et aux simples coalitions; puis l'arrêté du Directoire du 2 septembre 1796 défendit spécialement aux « gens de « métier » de « s'imposer mutuellement des amendes « et de provoquer la cessation absolue des travaux « des ateliers ». La loi du 22 germinal an XI (1802) précisa davantage : emprisonnement jusqu'à trois mois pour toute coalition des ouvriers « pour « cesser en même temps de travailler, interdire « le travail dans certains ateliers, empêcher de s'y « rendre et d'y rester après certaines heures, et en « général pour suspendre, empêcher ou encherir les « travaux ». Il est vrai que toute coalition patronale « tendant à forcer injustement et abusivement l'abais- « sement des salaires et suivie d'une tentative ou « d'un commencement d'exécution » était punie aussi, quoique de peines moins sévères et d'un empri-

sonnement seulement facultatif. Le Code pénal de 1810, dans son article 415, maintient en principe les mêmes règles, avec aggravation de peine contre « les chefs ou moteurs » de la grève. Cette législation n'empêcha pas les conflits, et sous le règne de Louis-Philippe les grèves furent déjà graves et nombreuses.

« En 1849, le Code pénal de 1810 fut considérablement adouci sur ce point, en attendant que la loi du 25 mai 1864 fit disparaître le délit de coalition et que celle du 21 mars 1884 parût établir ce que l'on appelle aujourd'hui le « droit de grève ». Cette fois, la Chambre abrogea tout ensemble les articles 414, 415 et 416 du Code pénal, qui punissaient toutes sortes de manœuvres ou démarches, violentes ou non violentes, pour obtenir une cessation concertée de travail ; le Sénat, au contraire, n'abrogea que l'article 416, conserva les articles 414 et 415 et par conséquent retint comme punissables pénalement les atteintes portées à la liberté du travail. Est passible, en effet, d'amende ou de prison, voire même des deux ensemble, tout individu qui, « à l'aide de violences, voies de fait, « menaces ou manœuvres frauduleuses, aura amené « ou maintenu, tenté d'amener ou de maintenir une « cessation concertée de travail, dans le but de forcer « la hausse ou la baisse du salaire ou de porter « atteinte au libre exercice de l'industrie ou du travail. » S'il y a « plan concerté », les peines sont plus élevées. »

PAR TOUS.

Les Livres qui font penser

Terre et peuples, par V.-E. PÉPIN (Imp. Kapp. Paris). — Dans le recueil d'articles, publiés sous ce titre par *la Revue Occidentale*, de 1904 à 1906, il y a de tout. Et c'est beaucoup trop. Même pour une encyclopédie, un ordre est nécessaire. Composer, c'est se limiter, choisir, mesurer, ordonner. Il faut commander à ses idées, et M. Pépin se laisse emporter par elles. Dans cet ouvrage où il y a tant de substance, et de bonne qualité, les digressions et les notes interviennent à tout propos et hors de propos. Encore que l'écriture en soit vivante et claire, on suit donc difficilement la pensée de l'auteur. Il faut la repenser soi-même pour en dégager le principal propos.

C'est d'abord une réponse à un marxiste, M. de Kellès-Krauz, qui avait proclamé, dans *la Revue socialiste*, que, désormais le marxisme se substituait au comtisme. Le positiviste Comte, disait-il, « veut corriger l'histoire par des considérations tirées de la nature humaine. Seule, la sociologie marxiste, dont la conception de la nature humaine est absolument, exclusivement dynamique... permet d'éviter les contradictions, maintient et conduit le positivisme à toutes ses conséquences, contre Auguste Comte lui-même. » Le sophisme est gros et pesant. A un positiviste, pour qui toute recherche des causes est vaine, il se décèle aussitôt. Pourquoi M. Pépin s'écarte-t-il de la méthode positive, si sûre et si féconde ? Il a voulu, semble-t-il, concilier l'inconciliable, la métaphysique et le positif, le marxisme et le positivisme, en montrant que le matérialisme historique de Marx, et surtout d'Engels, qui ne tient compte que des « causes » économiques, est incomplet. C'est exact. Mais en y ajoutant les « causes » géographiques, il est encore incomplet. Et voilà l'erreur.

S'il se bornait à étudier le rôle occasionnel du « facteur géographique sur les formations nationales et les constitutions politiques », il pourrait rester dans le positif; mais il va plus loin, c'est-à-dire hors des barrières de la raison,

jusqu'au matérialisme historique. Ce sont donc bien les « causes » qu'il prétend découvrir. Dès lors, il se rapproche peut-être du marxisme ; mais il s'éloigne certainement du positivisme.

Quand l'esprit anxieux ne peut s'en tenir à la filiation, quand il s'interroge sur le « principe du développement historique » et sur la « cause » de l'évolution humaine, il n'a qu'une réponse raisonnable à se faire, d'après Comte : la Providence, Dieu. Bossuet est plus près du positivisme que Buckle.

De ce que Comte reconnaît « la grande influence qu'exerça longtemps le milieu matériel sur le développement humain, surtout pratique, et même théorique », M. Pépin infère que le Maître a une « conception matérialiste de l'histoire ». Comte dit bien que le monde extérieur stimule et règle l'individu social, il n'a jamais soutenu qu'il le crée. Le positivisme ne se concilie avec aucune métaphysique, et surtout avec le matérialisme et l'athéisme qui en sont la forme la plus absurde.

C'est aux conséquences qu'on juge une doctrine. Tous les théologistes s'accordent sur la même cause. Et le vrai positivisme, on l'a vu, n'y contredit point.

Voyons pour les matérialistes.

Il n'y a plus que les Aliborons des Loges qui osent encore parler de la Force et de la Matière. Ne triomphons pas si facilement.

Sur le marxisme, qui ne prétend expliquer que le développement social, il suffit de citer ces lignes de M. Vidal de La Blache : « Notre fatuité européenne s'imagine volontiers que nos chemins de fer, nos industries, sont des panacées pour transformer les sociétés à notre image. Ce n'est pas précisément la leçon à tirer de l'expérience indienne. Un des faits sur lesquels insistent le plus les documents anglais est que « les chemins de fer, loin d'être un dissolvant des préjugés de caste, ont contribué à étendre énormément leur domination ». Et ailleurs : « L'extension des chemins de fer propage indirectement l'influence brahmanique. » Ils ont rendu les pèlerinages plus aisés, et accru par là l'ascendant de l'orthodoxie. La même ironie des choses semble retourner contre l'influence européenne les

efforts couronnés de succès pour favoriser la diffusion d'une langue générale. L'idée nationale a trouvé dans la presse un véhicule. Mais cette idée puise ses racines dans les traditions religieuses de la race; elle n'aurait guère pu autrement prendre naissance. » Par là, on s'explique la prédilection que les matérialistes marquent pour la préhistoire et l'histoire universelle. Elles se prêtent à tout. Les faits présents, vérifiables, sont moins dociles et plus prometteurs.

M. Pépin écrit: « L'homme s'agite, la Terre le mène ». S'il y a autre chose que l'Humanité qui mène l'homme, lui eût répondu Comte, ce ne peut être que Dieu. Certains faits semblent confirmer la thèse de M. Pépin. Par exemple, pour M. Vidal de La Blache, « des causes géographiques ont présidé à peu près souverainement à la répartition et à la localisation des populations de l'Inde ». Il est évident, aussi, que les terres d'alluvions provoquent le peuplement rapide d'une région et que la civilisation est en rapport avec la densité de la population; mais il est non moins évident que ce ne sont pas les contrées les plus fertiles naturellement qui ont vu s'épanouir les plus hautes civilisations.

Le facteur anthropologique que néglige M. Pépin est bien plus important. Pour de Gobineau, « l'ethnologie n'est autre chose que la racine et la vie même de l'histoire ». Il y a des rapports entre les races et leur état social, et le milieu géographique n'explique pas les races, ni même leurs variétés. Les Touareg vivent dans les mêmes régions que les noirs qu'ils molestent et exploitent; nomades, ils sont même dans des conditions sociales inférieures. Les noirs les reconnaissent pourtant pour leurs maîtres. Autre fait. Deux nègres de races différentes, pris dans le même milieu, ne sont pas également propres à l'esclavage. L'un se résigne aisément, l'autre meurt de langueur ou se révolte. « Les races humaines, disent Hovelacque et Hervé, transplantées dans des milieux différents de leurs milieux originels, ne s'y sont jamais transformées... La répartition des caractères ethniques suivant les altitudes et les latitudes est due exclusivement au hasard des migrations (Topinard) et des croisements. La conclusion qui s'impose est la permanence des types anthropologiques dans la limite de notre observation. »

Tarde donne une plus grande place à la psychologie. L'homme de génie invente, et la foule imite.

M. Pépin connaît-il les travaux de R. Quinton ? Ce savant a mis au jour tout un ensemble de « causes » dont le sociologue doit tenir compte. Il a montré l'action dissolvante des forces physico-chimiques. Tout effort vital ou social utile serait donc, proprement, de réaction. Il faut maintenir les conditions d'existence primordiales. L'évolution ne consiste qu'en cet effort toujours plus considérable de la cellule, de l'organisme, et sans doute de la société, pour conserver son milieu originel. Pour l'homme, l'intelligence est un moyen. M. Jules de Gaultier en conclut : « C'en est fait du messianisme du devenir. Le devenir, avec son expression concrète dans le phénomène de l'évolution, n'est plus qu'un moyen pour un éternel présent. »

Enfin, devant cette multiplicité de « causes » qui se contredisent, il y a ceux qui renoncent à tout déterminisme historique. C'est Pascal avec son « nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court », avec son « Cromwell, si un grain de sable ne se fût pas mis dans son uretère ». Et cela ne vaut pas mieux que la présomption matérialiste. Une doctrine qui veut préparer l'avenir doit expliquer la série historique. C'est ce que fait le positivisme avec la filiation. Il reste dans le relatif; sans remonter aux causes inaccessibles à l'esprit humain, il montre comment les faits s'enchaînent, il établit les rapports constants des phénomènes entre eux : il ne recherche que des antécédents. Sa loi des trois états est la plus vive lumière qui ait pu être projetée sur l'évolution humaine. Elle embrasse tout ce qui peut nous être connu.

Quand il reste fidèle à la méthode positive, M. Pépin échappe au matérialisme qui embrume un cerveau naturellement lucide : « La théorie évolutionnelle n'est rien autre que l'extension aux espèces de cette continuité si patente chez les individus. On passe sans transition de l'hérédité biologique à la filiation historique et au progrès moral. Naturaliste, historien, philosophe s'efforcent, comme le mathématicien, d'apercevoir très clairement qu'une forme quelconque, rapportée à son temps, est en relation nécessaire avec les états consécutifs de l'organisme collectif

correspondant, et que des variations infiniment voisines les unes des autres suivent les variations de l'agent modificateur indépendant. » Malheureusement, l'auteur ne reste pas dans ce bon sens. Il s'embrouille. « Les lois de succession, écrit-il, sont fixées par l'enchaînement chronologique, et les lois de similitudes sont déterminées par les conditions géographiques dans lesquelles se meuvent les diverses populations. » Et c'est pour aboutir à cette fantaisiste conclusion : « Au fond, entre Comte et Marx, il n'existe nul désaccord théorique. Et, vraisemblablement, il n'existerait, en dernière instance, nulle différence pratique entre les deux doctrines... La conception marxiste s'adaptera mieux aux vastes États unitaires des régions géographiques uniformes des plaines eurasiennes, nord-américaines, argentine-amazoniennes, du Zambèse et lybiennes. L'organisation comtiste conviendra aux sites diversifiés : Suisse, Norvège, Balkans, Asie-Mineure, Japon, Andes, Antilles, Abyssinie, Maroc, Perse, etc. »

Néo-Malthusisme et socialisme, par ALFRED NAQUET et G. HARDY, 0,20 (Édition de *Génération consciente*, 27, rue de la Duée). — M. Alfred Naquet, tout en reconnaissant que « la découverte de Malthus est à la fois incontestable et considérable », reproduit, sans me citer d'ailleurs, quelques-unes des objections que j'ai faites au néo-malthusisme dans *Croître ou disparaître*. Et la principale, que son contradicteur ne réfute pas, qui est irréfutable, c'est que « la prophylaxie conceptionnelle » sera d'autant moins pratiquée par les races inférieures qu'elle le sera plus par les races supérieures. Les vides faits par celles-ci seront donc comblés par celles-là. La civilisation générale y perdra. Et, on l'entend bien, l'ancien chef du Comité national de Boulanger est tout à fait dégagé du « préjugé patriotique ». Pour M. Alfred Naquet, si les Allemands remplacent les Français en France, « le mal en soi ne sera pas grand, les Allemands valent les Français ». Seulement, « il n'y aura rien de changé économiquement ». Et pour le collectiviste résolu qu'est M. Naquet, tout est là. Il est plus socialiste que malthusien.

M. G. Hardy, lui, est plus malthusien que socialiste. Il

est surtout moins subtil. Il ne paraît pas se douter que le rétablissement du divorce que nous devons à M. Alfred Naquet a fait considérablement plus pour la dissolution de la famille, la dépopulation française et le développement de l'anarchie que toutes les aberrations malthusiennes, les pessaires du père Robin, voire les bombes de Ravachol de d'Émile Henry. M. G. Hardy s'efforce donc de nous convaincre que le néo-malthusisme est nécessaire au socialisme, et même au syndicalisme; mais il répond mal à M. Alfred Naquet. Il se borne à affirmer que les Chinois, les Japonais, les Hindous, les Malais, toutes les femmes de l'Extrême-Orient, et les nègres sans doute, sont prêts à se convertir à « la religion malthusienne ».

Je recommande donc cette petite brochure. Bien commentée à un auditoire quelque peu instruit et intelligent, elle est à opposer utilement à la propagande anti-française, d'origine maçonnique, du malthusisme.

La Chanson du bronze, par A. BELVAL-DELAHAYE, 3 fr. 50 (chez l'auteur, 14, rue de la Tour-d'Auvergne). — Des vers bien martelés. Mais, pour mon goût, il y a excès de « manoirs », de « rochers » et « d'abîmes ». Ce décor a trop servi depuis cent ans.

Mon âme est un manoir sur un rocher d'orgueil
Dressant sa tour carrée au bord de quelque gouffre,
Et j'entends, chaque soir, mon pauvre cœur qui souffre,
S'enfermant au donjon comme dans un cercueil...

Et puis, la falote légende du « poète maudit » est bien surannée. Nous la connaissons. Les « forçats », les « maçons de mots », les « forgerons du rêve » nous intéressent beaucoup moins que les vrais travailleurs. Ils sont trop, — et nous savons pourquoi l'espèce pullule. Les rêves qu'ils forgent en buvant de l'absinthe n'ont rien de glorieux. Ces « forçats » sont proprement des parasites. S'il y a tant de « gueux de l'Art » et de « faméliques du Beau », c'est que l'on a exalté les talents d'expression, qui sont les plus faciles à acquérir. Il est vraiment temps de revenir à une notion plus exacte, plus saine des valeurs sociales.

Maternità, par ADA NEGRI, poésies traduites par Mme J.

Desmarès de Hill, 3 fr. 50 (Messein, éd., 19, quai Saint-Michel). — M. Édouard Rod a dit de Mme Ada Negri qu'elle « prête l'émotion de son langage à mille souffrances muettes ». Et M. René Bazin confessait son « ravissement », dans *la Revue des Deux Mondes*, après la lecture de *Fatalità*, la première œuvre d'Ada Negri : « Simple maîtresse d'école dans un bourg de Lombardie, Motta Visconti, écrivait-il, elle avait pris son inspiration tout près d'elle, dans la misère qui l'entourait, dans son enfance oubliée, méconnue, traversée. Le cri de révolte qu'elle jetait fut entendu, comme tous les cris de passion vraie. »

Maintenant, elle s'est apaisée, et elle y gagne en force. Épouse et mère, elle dit les joies du foyer, les douleurs et les grandeurs de la maternité.

Je sens, du fond de mon être, une voix frêle m'appeler...
Tu es l'Inconnu. C'est peut-être pour la douleur et le désespoir
Que je te nourris de mon sang, que je forme ton cœur avec
[mon cœur.

Cependant j'étends les mains en un geste de lente caresse,
Je ris, ivre de vie, à un songe de force et de beauté ;

Je t'aime et je t'invoque, ô fils, au nom du bien et du mal,
Puisque la Nature immortelle et sacrée t'appelle au monde.

Et je pense à toutes les femmes, à qui, dans l'heure craintive
[qui avance,
Monte des viscères au cœur la même pieuse espérance !

Toutes, elles ont dans le regard la joie et le frisson du mystère
Qui ouvre leur sein à un être nouveau de chair et de pensée ;

Urnes d'amour, au-dessus de l'homme et de la froide science,
Les place, comme sur un autel, la puissance inconsciente du
[germe.

Germe sacré, tu es tout : la force, la lumière et l'amour,
Béni soit le sein qui t'enfantera dans la douleur!...

Et cependant qu'elle prépare la layette, l'enfant vient. Et
c'est le supplice, et c'est l'extase :

Le regard voilé, pâle comme une morte,
Elle écoute.
Vers quel rayon son âme attentive est-elle tournée ?

Jamais ce spasme aigu d'extase
 Ne décolora son visage
 Quand l'entourèrent les bras adorés ;

Jamais elle ne fut si belle dans le sourire et les larmes
 Quand ivre d'amour
 Son bien-aimé la serra sur son cœur...

Mais le poète n'oublie pas les mères douloureuses, celles
 qui ont procréé

... dans des entrailles de souffrance
 Les tristes créatures nées pour pleurer...

La traduction de Mme Desmarès de Hill est d'une
 élégante souplesse. Elle rend parfaitement toutes les
 nuances du sentiment, tout le mouvement poétique de
 l'œuvre belle, forte et saine d'Ada Negri.

L'Accord social, par PIERRE DESROCHES 1 franc, (aux
 bureaux de *l'Accord social*, 29-31, rue J.-J. Rousseau). —
 L'auteur expose le programme du groupement fondé par
 M. Firmin Bacconnier. Cet accord social, on le veut avec
 lui, — par la liberté, dans l'ordre. La liberté d'association
 est, en effet, une condition. Ce n'est pas la seule. Par
 contre, le parti pris politique est peu propre à déterminer
 l'accord social, pour l'action positive. Après avoir fait
 remarquer « l'inaptitude congénitale de tout régime électif à
 faire œuvre de liberté », M. Pierre Desroches écrit : « *L'Ac-
 cord social* n'est donc pas républicain. Ses partisans
 réclament nettement le rétablissement de la royauté, parce
 que le pouvoir monarchique, tempéré par le contrôle de la
 représentation nationale, leur apparaît comme la seule
 sauvegarde de la liberté. Les associations corporatives,
 qu'ils rêvent de fonder sur tout le territoire de la France,
 sont autant d'institutions autonomes, dont une répu-
 blique serait toujours jalouse. La royauté, au contraire,
 favoriserait l'évolution naturelle du syndicalisme vers le
 régime corporatif. » C'est manquer, ici, à la méthode posi-
 tive. Les règles relatives au sage exercice du pouvoir
 importent plus que la personne qui détient ce pouvoir.
 Depuis A. Comte, ces règles nous les connaissons. Une
 dictature sociocratique paraît y être mieux conforme

qu'une royauté héréditaire. Mais il n'est pas de pouvoir sans force. S'il est vrai que les forces dont s'animait la royauté française paraissent épuisées, celles qui promouvent la dictature républicaine ne sont pas encore formées. Quand on a perdu son chemin, la question est de savoir s'il faut avancer ou reculer pour retrouver la bonne voie. En tout cas, il ne faut s'engager qu'avec précaution, et ne pas trop résister aux circonstances décisives. Quand on attache à la régénérescence de la société française un plus haut prix qu'à ses préférences ou à ses répugnances de partisan, on ne rejette aucune possibilité de salut. Et, à tout le moins, la dictature en est une. L'essentiel, d'abord, est de nous libérer de la tyrannie empestante du parlementarisme, — et par tous les moyens.

Vice versa, par F. ANSTEY, traduit de l'anglais par Ch. Bernard-Derosne, 3 fr. 50 (Stock, éd., 155, rue Saint-Honoré). — Conte amusant, malgré des longueurs et quelque lourdeur. Comme au temps des fées, il s'agit d'un grave négociant de la Cité qui, sur un souhait imprudent, se trouve avoir pris la forme de son propre fils, cependant que celui-ci, au moment où, les vacances terminées, il allait tristement réintégrer le pensionnat, acquiert l'aspect imposant du papa. Et c'est le fils qui va diriger la maison, et c'est le père qui, à son tour, va être brimé, fouetté par le redoutable docteur Grimstone. Le fils, il va sans dire, est un homme d'affaires inquiétant et bizarre, et le père un bien méchant écolier. Après une semaine d'aventures extraordinaires, il est temps que chacun reprenne sa peau et sa place. M. Bultitude a pu s'apercevoir qu'il n'est pas si facile qu'il le croyait ni si agréable qu'il le disait d'être écolier. Il sera dorénavant plus indulgent et plus aimable. C'est un conte pour les parents.

Gustave Nadaud, sa vie et ses œuvres, par A. VARLOY, 3 fr. 50 (Daragon, éd., 96, rue Blanche). — On ne saurait mieux dire que M. Jules Claretie dans sa préface : « Nadaud, qui a son monument, n'avait pas encore de biographie complète, et voici qu'un admirateur très sincère, un chercheur très averti, écrivain de talent qui sait donner la

vie aux pages qu'il consacre au chansonnier — le don le plus rare, ce don de vie ! — nous conte toute l'histoire de l'auteur de *Bonhomme*, depuis ses origines ancestrales jusqu'à ses derniers jours. Et rien n'est plus intéressant que l'existence entière d'un contemporain ainsi étudiée et nous sentons mieux ce que valaient ceux que nous avons couvoyés. Mais tous n'ont pas la bonne fortune de rencontrer un historien tel que M. Varloy, dont le pseudonyme cache un de nos plus distingués confrères... J'ai pris le plus vif plaisir à lire cette vie d'un brave homme racontée par un écrivain sincère. Gustave Nadaud méritait un tel hommage. C'est une jolie couronne fleurie qu'une sympathie admirative dépose sur sa tombe. Et j'ai eu plaisir, au cours des intéressants chapitres, à relire aussi les chansons de Nadaud qu'encadrait et commentait si bien M. Varloy, tandis que par la fenêtre ouverte m'arrivaient des arbres du jardin et les refrains des oiseaux, ces chansonniers de l'été sautant de branche en branche loin du « nid abandonné » et chantant, eux aussi, la valse de ma jeunesse, la chanson lointaine, *la Valse des adieux*. »

Reflets, par JEAN PLÉMEUR, 3 fr. 50 (Figuière, éd., 7, rue Corneille). — Reflets d'un cœur nostalgique de Breton déraciné. Mais son humanité dépasse les horizons gris des landes et de la mer d'Armor. Lisez ce sonnet « A la Terre » :

Je t'admire et je t'aime, inépuisable terre ;
Si j'ai goûté l'attrait du calme de tes soirs,
Tes aubes de printemps m'ont enrichi d'espoirs
Et j'ai tenté, souvent, de percer ton mystère.

En tous lieux, j'ai surpris de merveilleux ouvroirs
Élaborant, pour nous, l'aliment salubre :
Verger, champ labouré, source qui désaltère ;
Étangs qui reflètent le ciel en vos miroirs.

Mais pourquoi ce labeur rude, incessant, immense,
Qui, dans chaque saison, sur ton sol recommence.
O terre ?... Et pourquoi tant d'efforts déployés ?...

Vous, fauves des forêts, insectes, vous reptiles,
Pourquoi vos cruautés, vos chasses inutiles ?...
Est-ce aussi le péché d'Adam que vous payez ?

Les Vandales du Louvre, par le docteur F. JOUSSEAUME (Maloine, éd., 25, rue de l'École-de-Médecine). — Réflexions amusantes d'un amateur sur la peinture, les musées, les artistes. Non sans de bonnes raisons, l'auteur préconise la mise sous verre de nos chefs-d'œuvre de musée, pour les mettre à l'abri des énergumènes, et surtout pour en assurer la conservation normale. Il dénonce les méfaits des restaurateurs, les trucs des maquilleurs, des experts, etc. Très spirituellement, il esquisse une psychologie de l'amateur.

Robespierre, destructeur de la première République, par FERNAND CLERGET (Librairie des Saint-Pères, 83, rue des Saints-Pères). — Véhémente protestation contre la glorification officielle de Robespierre et de tous les jacobins-terroristes qu'Auguste Comte nommait « les docteurs en guillotine ».

Le Couteau, par le docteur G. ESPÉ DE METZ, 3 fr. 50 (B. Grasset, éd., 61, rue des Saints-Pères). — Il y a de tout dans ces quatre actes touffus, que l'auteur a qualifiés d'« essai dramatique sur les limites du droit chirurgical », — du meilleur et du pire. Je veux dire du gros mêlé et de la fine observation, une vulgarité de carabin, souvent pénible, avec de beaux élans d'idéalisme. Naturellement, cela ne pourrait être représenté sur aucun théâtre. Je ne puis qu'en indiquer le principal sujet. Le docteur Espé de Metz dénonce et condamne les chirurgiens sans scrupule que la cupidité et l'ambition entraînent à commettre de véritables crimes, — notamment l'ovariotomie, — sans compter les fanatiques de la « nouvelle idole » et les maniaques comme ce duc d'Épernon dont parle Mme de Sévigné qui trépanait à droite et à gauche et tuait les gens pour s'instruire en s'amusant.

Un jeune médecin s'est laissé aller un jour à de telles pratiques. Devenu riche, il en garde le remords. Il est seul avec une fille qu'il adore. Celle-ci, veuve, a un amant, qui est marié. Elle a donc recours à l'ancien complice de son père pour se faire « délivrer du souci d'avoir des enfants. » Il ne lui en coûtera que cinq cent mille francs. Mais elle meurt

sous le couteau. Le père se venge en tuant scientifiquement l'opérateur. Tant d'in vraisemblance fait sourire plutôt que pleurer. Nos belles effrénées-entravées ont d'autres moyens aujourd'hui, moins dangereux et surtout moins onéreux, pour se préserver des maternités intempestives, à supposer qu'elles en soient encore aux banalités bisexuelles et naturelles qui comportent ces conséquences redoutables. Par exemple, au dernier congrès de la Ligue de la procréation consciente, le docteur Rutgers préconisa la stérilisation définitive par la *vasectomie* et le docteur Nyström par un certain caustique introduit dans l'utérus. Et au surplus, la cupidité des chirurgiens en renom se peut satisfaire sans de tels risques, — sinon pour les malades, du moins pour eux-mêmes.

Fred, par VICTOR E. MAGDELAINE, 3 fr. 50 (Ollendorf, éd., 50, Chaussée-d'Antin). — Voici comment on forme nos instituteurs. A l'École normale, on ne les dresse qu'à vivre des mots. « La psychologie, comme son nom l'indique, est la partie de la philosophie qui traite de l'âme, de ses facultés, de ses opérations. *Psuchê*, âme; *logos*, étude. Fred n'avait jamais connu que des âmes très simples : sa mère, Yvonne, lui-même. Tandis que celle dont parlait le directeur était extrêmement compliquée ; elle avait des compartiments, se divisait en trois parties dont chacune se subdivisait à son tour. Si bien qu'au bout d'une heure Fred comprit qu'il ne comprenait rien. Ce n'était pas un médiocre résultat si l'on pense qu'il aurait pu s'imaginer avoir compris quelque chose. » Mais il en est rarement ainsi. La plupart sont comme le bon élève Latruffe, qui « avait la folie de tout revoir, de tout retenir », auquel Fred disait : « Tu te surmènes inutilement. Ici, comme dans les autres écoles, sans doute, on apprend trop et mal ; on nous dégoûte même d'apprendre. Notre intelligence est aussi maltraitée que notre estomac ; on la fatigue, on l'atrophie ; la science en elle-même ne compte pas, moins encore l'esprit scientifique ; il faut, avant tout, suivre un programme, obtenir un diplôme. N'est-ce pas plaisant qu'il faille se défendre contre de tels excès dans le temple même de la pédagogie ? Que nous restera-t-il de

toutes les connaissances que nous aurons acquises ? Je ne donne pas cinq ans pour que les neuf dixièmes soient sortis de notre mémoire. Nous ne vérifions presque jamais par l'expérience les affirmations de nos livres, ce qui nous laisse supposer que les phénomènes de la nature sont simples alors qu'ils sont extrêmement complexes, que ses éléments sont maniables alors qu'ils nous fuient. Ajoute à cela que, dans les sciences purement spéculatives, nous manquons de sens critique. Ainsi nous devenons des esprits légers et dogmatiques à la fois, qui sont le plus détestable produit d'une instruction outrancière et désordonnée. De quoi sera faite notre joie de quitter cette École ? De la certitude qu'en fermant la porte, nous pourrions fermer nos livres pour toujours. Vois-tu, ce que nous devrions emporter d'ici, ce n'est pas tant du savoir que le désir de savoir : où trois ans sont trop courts, toute une vie suffirait, et l'on ne verrait plus des instituteurs qui ont su quelque chose, mais des instituteurs qui savent tous les jours davantage... Dans quelques semaines, on nous confiera une classe où nous errerons. Où chercherons-nous un appui ? Dans nos livres, dans nos souvenirs ? Non, mais près du vieil instituteur dont nous serons l'adjoint. Et voilà comment l'École normale faillit à sa tâche. »

Ce que ne dit pas Fred, c'est que le cœur est encore plus mal traité que le cerveau. Certes, il est, parmi ces jeunes gens, des vibrants, des sincères, des vivants qui résistent ; mais, par une sorte de sélection à rebours, ils sont éliminés. Pour l'enseignement du peuple, l'Université n'accepte que des phonographes et des courtiers électoraux. Les meilleurs, qui sont les exclus, deviennent donc des dévoyés ou des révoltés. Ce serait le cas de Fred : moins pour ses fautes que pour ses qualités, il manque de se faire chasser de l'École ; promu adjoint, dès le début, il soulève contre lui toute l'administration universitaire ; sa révocation est sûre ; et il tomberait dans la bohème littéraire si un amour d'enfance ne le ramenait au village natal, où il sera l'associé de son beau-père, — et un homme utile.

G. DEHERME.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

Bernard GRASSET, Éditeur

61, rue des Saints-Pères, 61. — PARIS

COLLECTION

“ LES ETUDES CONTEMPORAINES ”

Sous ce titre, la *Librairie Bernard Grasset* commence la publication d'une série d'études sur les milieux littéraires, politiques et sociaux de ce temps. Ces études, confiées à des spécialistes qui apporteront à leur tâche, avec toute la documentation désirable, le plus grand souci d'impartialité, ont pour objet de fixer dès maintenant et le plus exactement possible la physionomie de notre époque. Chaque étude forme un élégant volume de 200 à 250 pages et se vend séparément 2 fr.

Vient de paraître dans la collection **Les Études Contemporaines :**

Le CULTE de l'INCOMPÉTENCE

Par **Émile FAGUET**, de l'Académie Française

Un volume in-16, 240 pages. 2 fr.

La Sorbonne Contemporaine

Par **Pierre LEGAY**

L'AUTOMNE D'UN PRINCE

Correspondance inédite du duc d'Orléans et de la marquise de Montesson

Publiée avec une introduction et des notes par **Jean HARMAND**. Un volume in-16 orné d'un portrait de la Marquise de Montesson. Prix. 2 fr.

Henri CHANTAVOINE

EN PROVINCE

Lettres au directeur du « Journal des Débats »

Un vol. in-16. (Préface de **M. Paul Deschanel**, de l'Académie française)
Prix. 3 fr. 50

V. DE PALLARÈS

LE CRÉPUSCULE D'UNE IDOLE

Nietzsche, Nietzscheïsme, Nietzscheïens

Un volume in-16. 3 fr. 50

CROÎTRE OU DISPARAÎTRE

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-16 de 280 pages. Prix : 3 fr. 50

PERRIN et C^{ie}, Éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins, PARIS

LA CRISE SOCIALE

Par GEORGES DEHERME

(Troisième édition)

Un volume in-16 de 375 pages. Prix. 3 fr. 50

BLOUD et C^{ie}, Éditeurs, 7, rue Saint-Sulpice, Paris

AUGUSTE COMTE ET SON ŒUVRE

LE POSITIVISME

Par GEORGES DEHERME

Un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte,
Prix : 2 fr. 50

(GIARD et BRIÈRE, Éditeurs, 16, rue Soufflot. — PARIS)

L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Action politique. Action économique. Action sociale

Par GEORGES DEHERME

*Ouvrage couronné par l'Académie française
et par la Société antiesclavagiste de France*

Un volume in-8 de 528 pages. Prix : 6 fr. (franco : 6 fr. 60)

BLOUD et C^{ie}, Éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, PARIS

La Démocratie vivante

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-8° de 402 pages. Prix : 4 fr. 50 (franco : 5 fr.)

BERNARD GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères, PARIS
